

LE PREMIER JOURNAL BILINGUE EN AMÉRIQUE DU NORD

En juin 1764, la poste de Sa Majesté britannique au Canada – devenue possession anglaise depuis janvier 1764 – répandait une circulaire au texte «bilingue» à travers les villes et les campagnes le long du Saint-Laurent. C’était un prospectus signé des noms Williams Brown et Thomas Gilmore, par lequel ils annonçaient la parution prochaine d’un journal qui serait publié à Québec, et pour lequel ils sollicitaient des abonnements. Ces deux noms étaient ceux d’imprimeurs – métier jusqu’alors inconnu en Nouvelle-France – venus de Philadelphie, nés l’un en Écosse, l’autre en Angleterre.

Peu de temps après la nouvelle que le Canada était passé sous le pavillon anglais, ils avaient formé une société ayant pour but l’établissement d’une imprimerie à Québec, où il n’y en avait encore existé aucune. Pour préparer leur projet, Thomas Gilmore se rendit d’abord en Angleterre, pour s’y procurer le matériel et l’outillage nécessaire, presse, papier, caractères, encre, tandis que William Brown se dirigeait à Québec, en ayant soin de faire imprimer, avant son départ des colonies américaines, une circulaire annonçant la publication d’un journal, circulaire qu’il lança dans le public dès son arrivée à Québec.

Effectivement, *The Quebec Gazette-La Gazette de Québec* publiait son premier numéro le 21 juin 1764 pour continuer à paraître jusqu’en 1874, d’abord sous une présentation bilingue, puis uniquement anglaise. Ainsi s’inaugurait, avec l’imprimerie canadienne, le commencement du journalisme au Canada, et cela d’une façon vraiment exceptionnelle, puisqu’il s’agissait d’un journal bilingue, dans un pays jusqu’alors uniquement de langue française, mais qui devait connaître plus tard le bilinguisme officiel.

L’usage courant de deux langues n’est pas sans poser des problèmes, comme on le sait, et ils ne durent pas manquer aux deux jeunes imprimeurs anglais venus publier un journal dans un milieu où les gens de leur langue ne formaient encore qu’une petite partie de la population. En fait, il y eut au début 150 abonnés à leur journal, se répartissant à peu près également chez les Anglais et les Français.

Il y a lieu certes d’admirer leur esprit d’entreprise, leur audace même, mais il faut aussi reconnaître qu’ils ne réussirent pas à surmonter toutes les difficultés propres à une

LE PREMIER JOURNAL BILINGUE EN AMÉRIQUE DU NORD

publication bilingue, particulièrement en ce qui regardait la qualité de la traduction. Les bons traducteurs ne foisonnaient pas encore à Québec – ils sont toujours moins nombreux qu’ils ne le pensent eux-mêmes – et ceux auxquels durent recourir les imprimeurs semblent avoir été des novices dans tous les sens du terme, si l’on en juge par une annonce publiée à plusieurs reprises dans la *Gazette*, où l’on requérait les services d’un apprenti dans les termes suivants : «... un jeune homme d’esprit (sic), d’environ quatorze ans, qui peut procurer (!) de bonnes recommandations, s’il sçait lire et écrire, et peut se faire entendre en Anglois et en François, il sera d’autant plus agréable.» Était-ce un traducteur dont on cherchait à obtenir les services de cette façon?

Quoiqu’il en soit, les pionniers du journalisme bilingue ne prévoyaient sans doute aucunement que leur initiative, entre autres effets à longue portée, aurait celui de donner plus tard de la tablature aux chasseurs de ces anglicismes et barbarismes qu’ils contribuèrent eux-mêmes à répandre et qu’ils ouvriraient ainsi un champ de travail toujours trop vaste où pourraient oeuvrer des générations de puristes.

Dès le prospectus du journal, et cela devait malheureusement se continuer, apparut cette langue innommable inventée par des traducteurs improvisés – l’espèce n’en faisait que naître – dont les perles innombrables et toutes de mauvaise eau pourraient avoir tout au plus une valeur d’humour douteux si elles ne révélaient en même temps une ignorance inconsciente des deux langues. Pigeons au hasard quelques exemples.

Notons tout de suite que les journalistes improvisés passaient tout au moulin de la traduction, sauf les annonces des réunions de la loge maçonnique, et pour cause, puisqu’elle ne comprit au début que des anglophones, bien qu’elle ait recruté plus tard des Canadiens français importants, qui n’en demeuraient pas moins de bons catholiques, préludant ainsi à une sorte d’oecuménisme.

La traduction universelle n’épargne pas les prénoms anglais : William devient Guillaume, John, Jean, etc. On appliquait la même règle aux noms des navires avec des résultats cocasses : «Snow Aphthorp» devient «Le Senau D’Aphthorp,» «Brig Dolphin,» «Le Dauphin,» «Brig Lark,» «Le brigantin l’Alouette,» «Brig Nancy,» «Le brigantin la Nannon.»

Il y avait une bonne volonté évidente, par laquelle on voulait plaire au lecteur de

LE PREMIER JOURNAL BILINGUE EN AMÉRIQUE DU NORD

langue française, mais comme elle ne suffit pas toujours, il en prenait quand même pour son rhume, lorsqu'il lisait des expressions comme «le dessus de la maison de M. H. M.,» qui traduisait «in the upper part of M. Henry Morrin's House.» Dans une annonce d'articles d'apothicaire, se manifeste une belle ignorance de la terminologie française : «breast glasses» (tire-lait) deviennent des «verres à mammelles»; «Court sticking plasters» se traduisent «des emplâtres collantes à la cour»; et encore, «des essences de jessmin», du «gingembre,» «de l'huile de lin préparé et tiré au froid,» pour extraite à froid, et que d'autres.

Il s'agit là d'un vocabulaire spécial à un art. On trouve cependant des formes d'expression non moins étonnantes dans les textes de nouvelles et d'annonces courantes. Il y est question de «connexions réciproques des puissances de l'Europe,» «d'occurrences matérielles des provinces,» «passer dedans» (un navire) pour s'embarquer, «effets sèches ou liquides» pour dry goods or liquors, «le fait avait arrivé par accident,» «la marée et la glace nous faisaient driver,» «nous nous sommes convenu,» «le cap du Tourment» (cap Tourmente), «la personne qui aura offensé» (the offender), «l'isle de Gaspée,» «gens élevés dès le bas âge à mépriser les tempêtes,» «l'heureuse accouchement,» «à fin de constater,» «des provisions fraîches mortes ou vivantes,» «exempts de ports charges,» «un apprentif,» «il arriva hier un exprès de Montréal, avec la paquet de la Nouvelle-Angleterre,» («paquet,» c'était, en anglais, le courrier venu d'Europe par «paquet-boat»).

Mais je ne veux pas insister – le fond est quasi inépuisable où puiser – ce serait trop facile, sinon pour marquer que cette entreprise de publication bilingue, événement certainement remarquable pour l'époque, a eu des conséquences certes non voulues par ses promoteurs.

Il n'en reste pas moins qu'ils méritèrent quand même beaucoup de leurs contemporains, et encore plus de leurs nouveaux concitoyens de langue française. Ils leurs procurèrent les avantages d'un journal – le premier – et ils y ajoutèrent la première publication catholique au pays, de sorte que, ce qui n'est pas souvent rappelé à leur crédit. On doit les considérer comme les premiers éditeurs religieux canadiens, ce qui n'est pas si mal, pour des Anglais protestants. Ce qui demande peut-être un mot d'explication.

Une des conséquences de la conquête fut la cessation des relations commerciales des

LE PREMIER JOURNAL BILINGUE EN AMÉRIQUE DU NORD

Canadiens avec la France. Sans doute que l'industrie anglaise pouvait suppléer facilement aux produits de l'industrie française, sauf en ce qui regardait le livre français, et encore, sur ce point, fut-il possible, sinon facile, d'établir des relations indirectes avec les libraires français par les services de libraires anglais. Encore là y avait-il exception, et d'importance, pour une population catholique, dans le fait que les lois anglaises interdisaient alors tout commerce et toute importation du livre religieux catholique, ou papiste, suivant l'expression péjorative de la Réforme protestante.

Et pourtant, on avait besoin de livres religieux en Nouvelle-France catholique, particulièrement après la longue Guerre de Sept Ans qui avait nui aux échanges ordinaires avec la France. On avait surtout besoin de manuels de catéchisme, ce livre que chaque enfant devait apprendre par coeur pour être admis à la première Communion. Qu'à cela ne tienne, nos imprimeurs étaient des gens d'affaires avant tout, au dessus des préjugés officiels et autres. Les Canadiens français avaient besoin de catéchismes; ils leur en imprimèrent. Et le premier ouvrage digne de ce nom imprimé sur les presses de Brown et Gilmore, honnêtes protestants, fut le *Catéchisme du diocèse de Sens*, ouvrage d'usage courant au Canada depuis nombre d'années. Il y eut donc une première édition et d'autres subséquentes, de sorte que des milliers de jeunes «marchant au catéchisme,» suivant l'expression traditionnelle, dans les paroisses des villes et des campagnes purent étudier le catéchisme dans un exemplaire bien à eux.

Non seulement les jeunes Canadiens furent-ils servis, mais aussi, trois ans plus tard, les Indiens Montagnais vivant dans le nord du pays : on imprima en 2,000 exemplaires un ouvrage dans leur langue composé par le célèbre et légendaire missionnaire jésuite, le père Jean-Baptiste de la Brosse, et dont le titre débutait ainsi : *Nehiro-iriniui aiamihe massinahigan...*, c'est-à-dire, pour ceux qui ne connaissent pas le montagnais, «Manuel préparé pour l'usage des Indiens Montagnais des missions du Saguenay et autour du Lac Saint-Jean, à Shatshegu, Mitnekapi (lac Portneuf), Iskuami (Escoumains), Netsheka, Mishtassini (Mistassini), Shakutumi (Chicoutimi), ... et tous les Indiens Montagnais de quelque endroit qui sont chrétiens...»

Cette publication devait fort scandaliser un peu plus tard un missionnaire protestant,

LE PREMIER JOURNAL BILINGUE EN AMÉRIQUE DU NORD

du nom de Daniel Claus, qui se plaignit que des commerçants anglais, parmi lesquels le juge Mabane, conseiller du Gouverneur anglais (et protestant), eussent aidé, par leur appui financier, à la publication d'un catéchisme catholique destiné aux Indiens. Ce qui ne dérangerait le moins et laissa sans doute fort indifférents les deux imprimeurs, qui continuèrent, d'une année à l'autre, à publier catéchismes et livres de dévotions à l'usage des catholiques.

D'où l'on voit que l'introduction de l'imprimerie au Canada eut ses bons côtés pour les gens de langue française (et alors catholiques, à peu d'exceptions). Non seulement, elle leur valut un journal dans leur langue – chose toute nouvelle – mais aussi des ouvrages pour faciliter l'enseignement et la pratique de leurs croyances. Ces deux bienfaits – un journal français et des livres religieux – compensent peut-être pour les dommages causés à la pureté de la langue française sur les bords du Saint-Laurent, par les traducteurs improvisés du premier journal bilingue canadien.

Source : *Columbia* (Chevaliers de Colomb) New Haven, Conn., mars 1971, p. 41-43.
Antonio Drolet est bibliothécaire en chef, Archives du Québec.